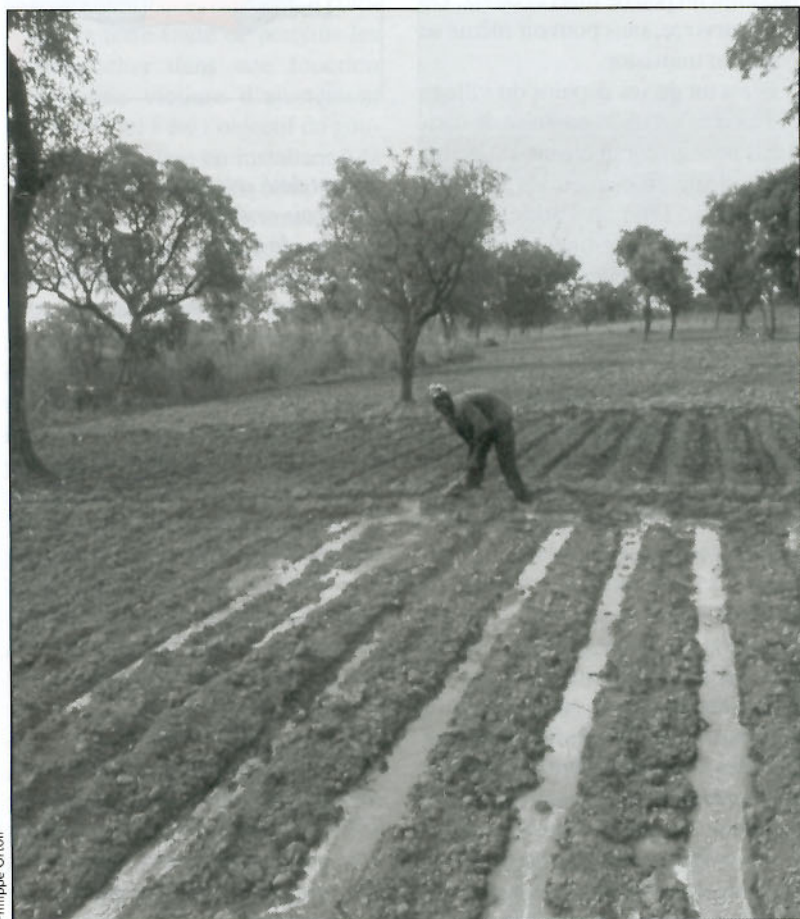


De multiples visages

Du jeune maraîcher qui a poussé entre mil et maïs au citadin largué dans la brousse, du comptable riziculteur au chômeur cultivateur de cannabis : portrait de quelques Africains qui se sont installés sur leur lopin de terre.



Philippe Ortolli

Sanou Insa, maraîcher

Au service de son père, le jeune Africain n'acquiert le droit de cultiver ses propres parcelles qu'au moment de son mariage. Histoire de Sanou Insa, Burkinabé de 26 ans.

C'EST quant il s'est marié, l'année dernière, que « le vieux » a « libéré » Sanou en lui donnant une parcelle à cultiver pour son propre compte. « Avant, je travaillais la terre avec mon père », raconte ce grand gaillard de vingt-six ans qui a arrêté ses études après une année au lycée « parce que ça n'allait pas et que ça coûtait cher ». Pendant les quatre années sui-

vantes, il a donc aidé son père, un paysan moderne qui a appris la culture en billon avec les maraîchers de Nantes et qui préside aujourd'hui la coopérative de légumes de Banakeledaga, son village, à 20 kilomètres de Bobo-Dioulasso, la capitale économique du Burkina Faso. « En même temps, raconte Sanou, je faisais en douce des pastèques, du maïs. Il ne fallait pas qu'il le



sache car il m'aurait accusé de négliger le travail familial. Quand il s'en est aperçu, c'était trop tard. Il a été obligé de constater que mon travail pour lui n'avait pas souffert. »

Depuis son indépendance, Sanou partage avec sa femme une petite maison dans le village mais continue de travailler les champs de maïs et de mil, en saison des pluies, pour son père qui, en contrepartie, nourrit le couple. « Cela fait beaucoup de travail, explique-t-il. Mais, à partir du mois d'octobre, au début de la saison sèche, je fais le maraîchage pour moi uniquement. » Cette année, il a gagné ainsi 230 000 francs CFA net en vendant ses légumes - haricots verts, poivrons, choux - à la coopérative. Il en a écoulé une centaine de kilos lui-même. Son rêve : « Produire et, en même temps, vendre. » « Pour cela, explique-t-il, il faut louer un "bâché" (camionnette recouverte d'une bâche, Note de la Rédaction) pour livrer à Bobo et pouvoir faire un saut jusqu'à Abidjan si le marché est saturé. »

Sa parcelle, il l'irrigue avec la motopompe du père. Une dépendance qui lui pèse car, « quand le vieux se fâche avec moi, il a des paroles trop dures ». Mais, il lui faut encore faire preuve de patience. « J'avais pris la décision de faire un emprunt pour acheter une motopompe - ça coûte 400 000 francs CFA (4 000 francs) et des poussières - mais, j'ai renoncé, pour le moment. Je dois attendre encore un peu. » ■

Ph. O.